



Lise DUCLAUX, *Respectez les fleurs*, Photographie

[2005 - 314 rue des Alliés - © Lise Duclaux]

Entièrement vitré, l'appartement de LISE DUCLAUX situé dans le vaste plateau d'une ancienne fabrique et baigné de lumière, occupe l'angle du bâtiment et offre une vue plongeante sur la verdure d'un îlot de jardins. Sur les tablettes, le long des baies, quelques boutures s'alignent en rang d'oignons. Dans le bureau, sur les tréteaux, des sachets de graines, des listes de plantes et d'arbres, des planches botaniques... Chez LISE DUCLAUX, la nature se vit au quotidien, avec curiosité et générosité, ensemence l'œuvre, comme son art métamorphose la vie. L'artiste me reçoit avec simplicité, j'emporterai le **Sourire de poche**, une bouture de néflier et le souvenir heureux des rires qui ponctuèrent cette rencontre.

SOPHIE TRIVIERE *“Croire non pas à un autre monde mais au lien de l'homme et du monde, à l'amour ou à la vie y croire comme à l'impossible, à l'impensable qui ne peut être pensé”*. Vous citez à de multiples reprises cette réflexion de **DELEUZE**. Peut-on considérer que votre travail s'emploie à saisir « la dynamique de la vie » ?

LISE DUCLAUX J'essaie d'installer le spectateur dans une dynamique du désir et donner à voir une « image de vie ». Cette intention nourrit déjà l'installation **Du possible, sinon j'étouffe** que j'ai proposée en 2003 au bureau de pointage de Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles) où des boutures que je considérais comme des « objets d'art » au-delà de leur réalité bien concrète de végétaux étaient offertes aux visiteurs. Aujourd'hui encore, quand je rencontre certains d'entre eux, spontanément ils me donnent des nouvelles de la vie de leur protégée, ils me racontent : combien elle grandit, comment elle fleurit, comment elle est morte, ... Ils se la sont appropriée et s'y sont attachée, non seulement pour ce qu'elle est, mais surtout pour tout ce qu'elle véhicule en plus et qui est précisément de l'ordre « de la dynamique du désir ». Dans le cadre de l'exposition **Un sourire, une bouture**, j'ajoutais encore un élément significatif au plantule : une étiquette où j'indiquais son nom et ses origines (certaines avaient été trouvées, certaines avaient été prélevées chez des amies, des

connaissances ; certaines avaient été volées). Grâce à ces renseignements le nouveau propriétaire connaissait son passé, un surcroît d'âme qui s'ajoutait au souvenir du sentiment éprouvé au moment de sa découverte dans cette installation précise : la couleur de la lumière, l'endroit occupé dans l'espace, la taille, la forme, la matière, la texture de la bouture... Autant de petites choses et d'images qui influençaient leur choix et qui étaient désormais intimement associées à la plante. Au-delà de la valeur matérielle s'ajoutait une dimension sentimentale. En les donnant gratuitement, je questionnais l'un des fonctionnements implicites à notre société de consommation qui présuppose que toute chose a inmanquablement une valeur marchande. Chacun emportait sa bouture et, loin de moi, celle-ci poursuivait sa vie en toute liberté. Cette dimension est fondamentale. Je donne quelque chose et puis je laisse prospérer...

S.T. En quelque sorte une belle manière de « cultiver la vie » ?

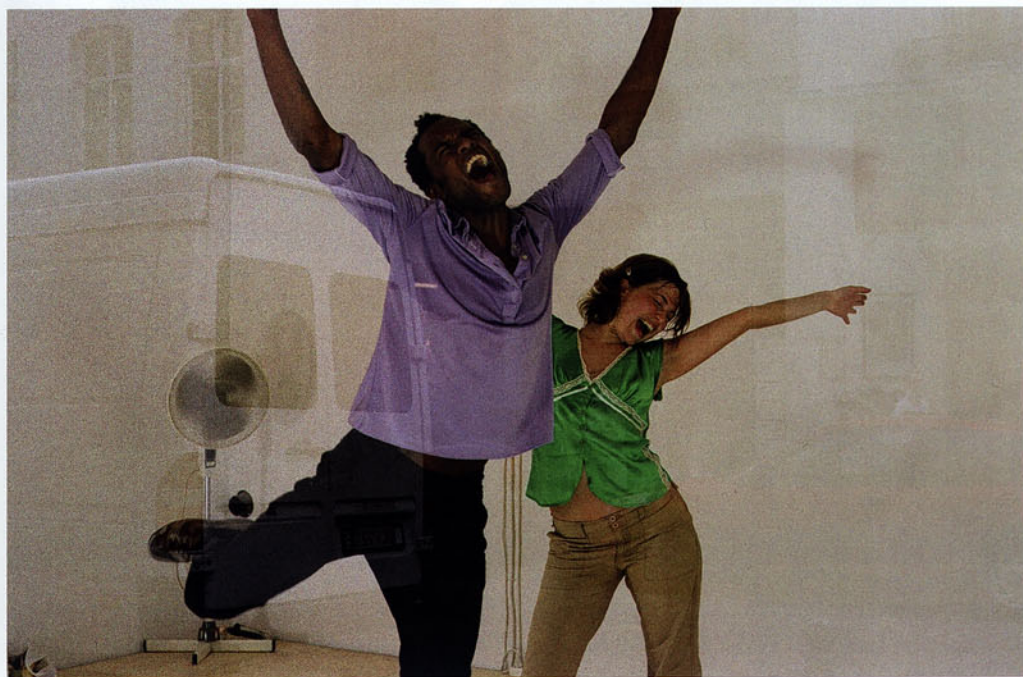
L.D. Ce qui m'importe, au-delà du concept que j'imagine, c'est de créer une situation concrète, un cadre pour qu'opère la vie. Celui-ci mis en place, je me retire. Je ne veux pas avoir la main mise. Je suis sur le même pied que le « regardeur », en même temps spectateur et acteur de l'œuvre.

S.T. Créer les conditions pour que la vie se manifeste et puis laisser faire, telle serait votre philosophie ?

L.D. C'est une sorte d'abandon délibéré. Je n'exerce pas de contrôle. Et à vrai dire, sur la vie, on n'en a pas non plus (*elle rit*). C'est ainsi que je la ressens intuitivement, comme quelque chose de totalement incontrôlable et, en même temps, ces derniers jours, ce questionnement « tourne » aussi autour de la notion du bonheur. La vie peut se définir de façon scientifique, biologique tandis que la notion de bonheur renvoie à quelque chose de plus abstrait, de plus impalpable, lié au sentiment, à l'émotion, au désir. Pour moi, la vie n'est pas de l'ordre de la souffrance (même si quand on souffre, on se sent vivre). Elle a partie liée avec le bonheur. C'est réellement cela qui m'intéresse : la caresse du vent dans les cheveux, la fraîcheur de l'herbe, les toiles d'araignées couvertes de rosée, la fragilité d'un instant partagé... Quand je me pose la question « c'est quoi la vie ? », j'ai l'impression que ce ne sont pas les choses, les objets, le décor qui comptent mais ces moments ténus.

S.T. Sans doute, est-ce pour cela que dans les performances Danse, danse, danse tant que tu peux l'unique contrainte que vous imposiez aux couples de danseurs c'était de sourire.

L.D. Je leur demandais d'être dans le plaisir, « de faire une image du bonheur ». Une consigne assez imprécise, totalement abstraite. Généralement, on parle peu du bonheur et les images sont rares. Même dans les contes de fées, cela se résume à une formule consacrée, « ils furent heureux et... », une seule phrase qui vient conclure un long récit horrible (*elle rit*). C'est étonnant, c'est comme si c'était tabou ou peut-être est-ce si évident que cela ne vaut plus la peine de s'y attarder. Le bonheur serait insaisissable et ne pourrait s'éprouver que dans la « vraie vie ». Hormis les Japonais qui, dans les haïkus, cristallisent en quelques mots des instants particuliers, personne ne s'y attarde. C'est particulièrement symptomatique dans les films ou dans les clips où sa représentation se limite à quelques images creuses et stéréotypées qui, un peu abruptement, viennent distraire le déroulement de l'histoire. →



Lise DUCLAUX, *Danse, danse, danse tant que tu peux #1*, Performance

[2005 - Bruxelles - Sur la photo : Chloé Dujardin, Gustavo Miranda - © Lise Duclaux]



Lise DUCLAUX, *Sourire de poche et enveloppes*, Courrier

[Décembre 2005 - © Lise Duclaux]

Ordinairement, ce sont toujours les mêmes situations qui sont représentées : deux personnes amoureuses jouant au bowling, déjeunant au saut du lit, enlacées devant la télévision, main dans la main se promenant,... bref, c'est assez limité !

S.T. Au début de votre travail, vous vous consacriez à l'exploration et à la représentation critique de ces stéréotypes. L'élément végétal est apparu ensuite. Peut-on considérer qu'après une période d'observation vous avez installé à travers le végétal une métaphore de la vie ?

L.D. De manière sous-jacente, cette métaphore sous-tendait déjà le roman-photo *Love is for the birds*, puis se matérialisait dans *Sourire de poche* où en 25 images se déploie le passage d'un visage fermé à un visage souriant. Un minuscule instant de vie ainsi saisit dans son mouvement, une dimension essentielle de la vie. Le végétal, parce qu'il est vivant, mais aussi la danse, parce qu'elle exprime une puissance de vie, de plaisir et de liberté renvoient tous deux à la vie. A travers son cycle de croissance, le végétal apporte une dimension particulière qui me fascine et m'émerveille. Les graines germent, croissent, fleurissent, se fanent, montent en graines... Les saisons se succèdent et, chaque année, le cycle se répète immuable et pourtant chaque fois différent. Dès l'automne tout sèche et se fige petit à petit, plus personne alors ne regarde ce spectacle désolé. C'est pourtant à ce moment précis quand tout est dépouillé et nu que se remarque mieux la variété des réceptacles qui contiennent les graines comme les capsules du pavot et de la nigelle, les gousses de la julienne ainsi que les formes chaque fois particulières des graines (en hélice, en minuscules grains, poilues) qui déterminent notamment la façon dont elles vont être emportées, éjectées, transportées. Contrairement aux mammifères qui une fois morts disparaissent, les plantes conservent grâce à leur pouvoir de germination la possibilité de renaître. Cette promesse de vie, bien sûr, est magique mais ce qui actuellement me passionne ce sont les multiples spécificités de ces graines.

S.T. Pour vous, il importe que le cycle s'accomplisse naturellement et intégralement. Ces modalités nécessaires sont soulignées dans le titre de l'œuvre que vous produisez pour le MAC's au Grand-Hornu : *Zone de fauchage tardif*.

L.D. Le terme « zone » me convient car il souligne le fait que tout est délibérément laissé en friche. Ce titre fait référence à ces bords de routes qui sont fauchés tardivement afin que s'y réfugie la faune locale et que les fleurs puissent naturellement fructifier et se multiplier. Ici aussi je laisse évoluer spontanément voire anarchiquement. On fauche seulement la parcelle à la fin de l'automne, assez haut afin de préserver les rosettes des annuelles qui refleuriront au printemps. Dans un jardin, l'aspect décoratif est déterminant et on opère des choix en conséquence : telle variété est privilégiée, des chemins sont tracés, des aires de repos ménagées. On taille, on arrache, on bêche, on plante,... la nature est élaborée. Rien de tel ici, c'est un espace libre que visitent bientôt, en toute liberté, les insectes, les limaces, les oiseaux qui contribuent à animer et modifier les choses. Ce ne sont pas seulement des histoires de belles fleurs mais aussi des histoires d'escargots, d'araignées... ; les espèces se superposent et collaborent. Même si je comprends l'émerveillement des visiteurs au printemps devant toutes ces juliennes, ces marguerites, ces pavots, ces lins, ces escholtzias en fleurs, ce qui m'occupe plus fondamentalement c'est l'aspect évolutif, dynamique voire chaotique de la vie de la zone qui s'organise indépendamment de toute intervention humaine, naturellement, selon les spécificités climatiques, suivant le rythme des saisons, en fonction de la lutte des espèces, l'attente et la surprise chaque fois renouvelées...

S.T. Une sorte d'écosystème, en quelque sorte. A ce propos, peut-on considérer que votre travail entretient des rapports avec l'écologie ?

L.D. On ne peut réduire mon travail aux sympathies politiques que j'aurais, même si cela intervient et peut sous-tendre certains projets. Ainsi, peut m'importe que les graines sélectionnées pour la zone soient celles d'espèces « indigènes » et, en cela, je déroge aux préceptes écologiques qui privilégient les plantes locales. Sur le →

LA ZONE

1^{ère} année



mars



• 2006 •

les annuelles
quelques vivaces et les mauvaises

ZONE DE FAUCHAGE TARDIF

pour le jardin de la Maison des Ingénieurs
MAC'S, site du Grand-Hornu

Collection MAC'S - propriété de la Communauté Française de Belgique

en vie pour un minimum de trois années
jusqu'à une durée indéterminée



64 espèces, 84 variétés de graines
de fleurs annuelles, bisannuelles et vivaces
à semer à la volée sur 2 x 400 m² préparés au préalable

des fleurs sauvages poussant dans le pays
ou les pays environnants et des fleurs de jardins



Lise DUCLAUX, *La Zone*, 1ère année, Diaporama

[2007 - Janvier à mars 2006 dias 01-16 - Collection MAC's, propriété de la Communauté française de Belgique - © Lise Duclaux]

plan de l'éthique, cette option radicale m'inquiète même un peu, elle me rappelle les sinistres discussions à propos de la « pureté des races ». Hors, nous voyagions de plus en plus et, sur nos semelles nous rapportons des semences. Pourquoi faudrait-il, dès lors, se priver de la richesse de cette diversité ? Ainsi au MAC's, j'ai choisi les espèces en fonction de leur rusticité et, si parmi celles-ci, on dénombre beaucoup de variétés locales, c'est simplement parce qu'elles sont mieux adaptées et plus spontanément résistantes, et non parce que j'ai voulu délibérément écarter celles de provenance étrangère.

S.T. Cela nous renvoie toujours à votre philosophie de la « non-intervention ».

L.D. Ce qui m'importe aussi fondamentalement c'est l'aventure proposée dans cet espace où se cultive la vie. Une liste de graines, quelques règles à suivre pour l'activer, une durée d'existence minimum obligatoire (dans le cas présent : trois ans, le temps nécessaire pour que les bisannuelles accomplissent leur cycle complet) : ce que j'ai proposé et vendu n'est pas immuable, ce n'est pas un objet « en dur », définitivement verrouillé. Et en même temps, je modifie l'environnement quotidien et familier des voisins, des personnes qui travaillent au MAC's, des visiteurs qui viennent respirer les fleurs... J'offre des bulles d'oxygène.

Je considère qu'un travail est abouti quand j'y ai moi-même pris du plaisir et quand je suis surprise, étonnée au même titre que le spectateur. Je n'apprécie pas trop les discours théoriques des critiques qui énoncent comment il faut interpréter l'œuvre et la fige. De la même manière que j'aime offrir des boutures ou un « sourire de poches », des choses bien concrètes que l'on emporte je peux aussi contribuer à faire vivre des expériences. Je « lache l'œuvre » et puis le public l'interprète et en fait usage librement.

S.T. En ce sens, le contexte dans lequel vous opérez n'est pas indifférent et influe sur la manière qu'ont les spectateurs de percevoir l'œuvre.

L.D. Si l'on compare, par exemple, des interventions assez similaires, celle au Centre d'Art Contemporain de Pougues-les-eaux qui a duré deux ans, puis celle du Grand-Hornu, on peut mieux percevoir l'impact du

milieu. A Pougues, c'était de l'expérimentation, j'ai agi assez impulsivement, un peu à l'arrachée, sans dégager le terrain des déchets de chantier, dans un espace clos, me contentant de semer sur une petite couche de terreau des graines achetées au supermarché local. Il n'y avait rien, j'ai enclenché le processus de vie et comme par magie, dans cette petite cour rapidement les oiseaux, les insectes, les escargots sont arrivés. A Hornu, les impératifs étaient différents. Le directeur du musée, **LAURENT BUSINE** me commandait une œuvre et m'octroyait derrière le musée, à proximité de la rue, deux vastes espaces de 400m². Je tenais bien sûr à ce que cela pousse et que j'obtienne un résultat tangible ; ce qui dans ces 800 mètres carrés n'était pas si évident et exigeait que je mette toutes les chances de mon côté ! Il convenait notamment d'établir la liste des graines avec soin puisque celle-ci est précisément notée dans la convention qui cadre pratiquement la reproductibilité de l'œuvre. Le terrain initialement recouvert d'une triste pelouse a préalablement été retourné par le service des espaces verts et 82 espèces, tant des annuelles que des vivaces, ont été commandées. Bientôt, camomilles, bourraches, soucis, coquelicots, se dressaient vigoureusement dans cette prairie haute en couleur.

Sans public pour l'accueillir et s'y confronter, l'œuvre n'a pas sa raison d'être. La fréquentation journalière de la zone est donc strictement stipulée dans la convention. Cette clause est une des conditions nécessaires de son existence.

S.T. J'ai l'impression qu'avec modestie et une grande ouverture, à travers vos œuvres vous investissez par rapport à la « vraie vie » et que votre perception mais aussi les réactions du public vous permettent de chaque fois réajuster et approfondir votre rapport à la vie.

L.D. D'une certaine manière, « l'œuvre » me permet de continuer à vivre car dans la création et à son contact je vis pleinement. Quand je travaille avec les danseurs, quand je photographie la zone, quand je regarde mes boutures, il se passe quelque chose d'indéfinissable qui me remplit de bonheur ; je prends énormément de plaisir. Participer ou faire une exposition m'est plus douloureux ; il y a moins d'immédiateté et en bout de course, on est confronté au « cube blanc » de l'espace



Lise DUCLAUX, *Zone de fauchage tardif*

[Mai 2007 - Collection MAC's, propriété de la Communauté française de Belgique - © Lise Duclaux]

d'exposition, un vide sans existence propre, un peu ennuyeux. Je me sens plus déconcertée et curieuse, face à un espace qui a sa réalité et son histoire quand tout n'est pas définitivement figé.

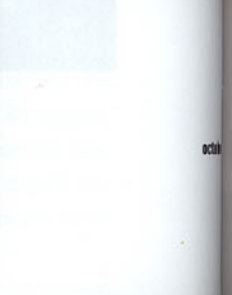
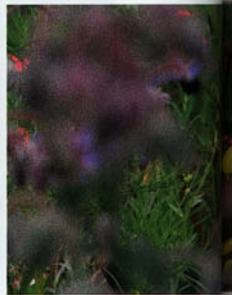
S.T. *“La simplicité est pour le moment la seule chose dans ce monde complexe que je me voie transmettre avec conviction alors que les gens adoptent mille et une poses et oublient de vivre”*, confiez-vous. Au risque de vous paraître indiscreète, qu'est-ce vivre pour vous ?

L.D. J'ai l'impression presque constante que je suis totalement inadaptée au monde dans lequel je vis. Je le trouve hallucinant de connerie. Et pourtant, je ne peux y échapper, je n'ai d'autres alternatives que de désespérément continuer à vivre et, coûte que coûte, résister et tenter de gagner ma vie sans me perdre. Vivre, ce serait laisser aller les choses et le hasard, ne pas vouloir toujours intervenir et tout contrôler, être là, ici et main-

tenant, partager un instant... J'ai l'impression que l'une de nos erreurs, à nous la race humaine, c'est de tout figer, classer, codifier, caser, formater, et qu'à force d'avoir peur du hasard plus rien n'arrive ou les pires choses arrivent... J'aimerais revenir à l'essentiel, cesser de brouiller les pistes. En somme, une vision assez romantique et contemplative qu'illustrerait assez bien l'œuvre de **GASPARD FRIEDRICH** où l'homme minuscule est si petit et un peu perdu devant l'immensité de la nature mystérieuse, pas forcément bienfaitrice, qu'il contemple. → |

LISE DUCLAUX est née en 1970 à Bron en France. Elle vit et travaille à Bruxelles.

SOPHIE TRIVIÈRE est historienne de l'art et guide-animatrice au MAC's.



moutarde des champs, mouron des oiseaux, chardon, pissenlit, ortie, saigne-nez, herbe à cent goût, herbe vierge, épinard sauvage, morelle noire, herbe aux sorciers endormie ...



[2007 - Septembre à octobre 2006 dias 97-112 - Collection MAC's, propriété de la Communauté française de Belgique - © Lise Duclaux]



non
mais je ne sais pas
j'ai envie
de leur dire
voyons
voyons
c'est autre chose
autre chose
il n'y a pas de mots
pour cela
cela ne s'inscrit pas
dans les phrases
ou plutôt
si je commence
une phrase
croyant avoir là
sur le bout
de la langue
le tableau
le moment
la couleur